

la liberté, de profiter, au contraire, de la position critique du maître ? A l'époque, cette argumentation n'éveilla en moi aucun écho. Je me rendais parfaitement compte de la différence de statut qui séparait l'Indien de l'Anglais ; mais je me refusais encore à croire que l'on nous eût entièrement réduits en esclavage. Il me semblait, alors, que la faute incombait bien plus à tel ou tel fonctionnaire britannique isolé qu'au système impérial anglais, et que l'amour, s'opposant à la haine, nous permettrait de convertir ces individus. Si nous voulions améliorer notre statut en faisant appel à l'aide et à l'esprit de coopération des Britanniques, notre devoir exigeait que, pour gagner leur appui, nous fussions avec eux en ces heures difficiles. Sans doute le système en question ne manquait pas de défauts ; mais il ne me paraissait pas intolérable au point où il l'est devenu pour moi, aujourd'hui. Mais si, ayant perdu toute confiance dans le système, je refuse aujourd'hui de collaborer avec le gouvernement britannique, comment ces amis d'alors eussent-ils pu agir autrement — eux qui avaient perdu confiance non seulement dans le système, mais dans les individus aussi bien ?

Ces amis opposants estimaient que l'heure était venue d'exposer hardiment les revendications de l'Inde et d'obtenir un meilleur statut pour les Indiens.

J'estimais, moi, que nous n'avions pas à profiter des difficultés de l'Angleterre, et que la dignité et la clairvoyance voulaient au contraire que nous ne missions pas l'accent sur nos revendications tant que durerait la guerre. Je persistai donc dans mon opinion et j'invitai tous les volontaires à s'enrôler. La réponse fut bonne : presque toutes les provinces et toutes les religions furent représentées parmi les volontaires.

J'écrivis à Lord Crewe pour le mettre au courant de ces faits et lui mander que nous étions prêts à suivre des cours de formation au rôle d'ambulanciers, si l'on pensait que ce fût une condition préalable à l'acceptation de notre offre.

Lord Crewe accepta, non sans hésitation, notre proposition et nous remercia d'avoir offert nos services à l'Empire, à cette heure critique.

Les volontaires commencèrent leur entraînement préliminaire — premiers secours aux blessés — sous la direction d'une sommité : le Dr. Cantlie. Les cours ne durèrent pas plus

de six semaines, mais ils couvraient tout ce que l'on peut savoir en matière de premiers secours.

Nous étions environ quatre-vingts à les suivre. Au bout de six semaines, nous passâmes un examen : un seul d'entre nous échoua. Ensuite, le gouvernement se chargea de nous faire suivre des cours de préparation militaire et autre, sous le commandement, cette fois, du colonel Baker.

Londres, à cette époque, offrait un spectacle digne d'être vu. Nulle panique. Tout le monde s'affairait, fournissant son aide, au mieux de ses capacités. Les adultes valides commençaient leur entraînement de combattants — mais les vieillards, les infirmes, les femmes, que pouvaient-ils bien faire ? Ce n'était pas le travail qui manquait, s'ils en avaient envie. Aussi s'employaient-ils à couper et à fabriquer des vêtements et des pansements pour les blessés.

Le Lyceum — qui était un club de dames — avait résolu de fabriquer autant de vêtements de soldats que le pouvaient ses membres. Shrimati Sarojini Nâidou (1) faisait partie de ce club et elle se mit de tout cœur au travail. C'est à cette occasion que je fis sa connaissance. Elle m'apporta une pile de vêtements coupés en série et me demanda de les faire coudre, puis de les lui renvoyer. Je fis bon accueil à sa demande et, avec l'aide d'amis, je fis achever autant de vêtements qu'il me fut possible durant ma première période d'entraînement.

(1) orig. *Sarojini Nâyadu* ; *Śrīmati* signifie « Madame ». Sur cette femme éminente, qui a joué un rôle de premier plan dans l'Inde contemporaine, voir notre note, p. 587.